

# LA REVUE

(ANCIENNE "REVUE DES REVUES")

*Le plus grand français de l'art*

Arthur Chuquet	Deux Scythiana	1
STENDHAL.	L'aventure de Léon XII (Nouvelle)	6
Jean Finot	Sommes-nous meilleurs qu'autrefois ?	14
Emile Faguet	Un historien du symbolisme.	37
Albéric Cahuet	La mort de Sainte-Hélène (documents inédits).	48
J-B Coissac	Les superstitions des jeunes ouvrières parisiennes	63
Bernard Taft	Dans la lutte (roman) (V).	70
Charles Simond et A. de Laumé	La vie anglaise	89
Jean Psichari	Petits poèmes.	100
Gabriel Trarieux	Mouvement dramatique	104

Voir la suite, page 2 de la couverture



N° 1. — 1<sup>er</sup> Janvier.

1913

XXIV<sup>e</sup> ANNÉE

Bimensuelle

VI<sup>e</sup> SÉRIE — VOLUME C

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

PARIS, 45, Rue Jacob, PARIS

Copyright 1912, by La Revue C<sup>o</sup>

All rights reserved.

compassion et sa bonté qui s'exerce à travers les océans ; la solidarité humaine dépassant les mesquines frontières politiques et administratives ; la charité et le respect humain qui embrassent l'ensemble de l'espèce ; la dignité de l'homme qui triomphe sous forme de lois égalitaires des préjugés de naissance, des professions et des divisions sociales, autant d'abîmes qui nous séparent de la moralité classique ou moyenâgeuse.

Souvenons-nous de Ceadmon, ce bouvier northumbrien, si touchant dans sa simplicité, à qui la Croix radieuse, entourée d'anges, parle d'une façon divine. Il adore la Croix et la fait gémir et pleurer, car elle est dans son cœur. On communique avec tout ce qu'on aime. Et la croix parle à Ceadmon comme Durandal, « la belle et sanctissime » est devenue une compagne bénie de Roland.

Il en est ainsi de notre existence ici-bas. Tâchons de la comprendre et elle deviendra aimante et fidèle ; recherchons ses beautés et celles-ci charmeront et rassureront nos yeux.

Quelques taches du cristal suffisent cependant pour ternir la clarté des rayons solaires. Or, le soleil n'y est pour rien. Il brille et réchauffe, mais le petit carreau défectueux nous en cache la splendeur.

Évitons de même les préjugés qui encombrant notre vision car nos regards nous renvoient leur image fausse et trouble.

Il y a un progrès moral, comme il y a plus de bonheur sur la terre. Mais il faut observer la vie et aimer ses semblables pour n'en point douter.

JEAN FINOT.



## UN HISTORIEN DU SYMBOLISME

M. Tancrède de Visan nous donne un volume très curieux sur le *Lyrisme contemporain*, c'est-à-dire sur les poètes et prosateurs qu'on a généralement nommés « symbolistes », du mot le plus faux qu'on ait pu trouver pour les désigner, comme M. de Visan, non seulement le confesse lui-même, mais le proclame.

Car, en les appelant ainsi, on les désignait, non point du tout par leurs tendances, mais un de leurs procédés et par un procédé qui ne les discriminait pas beaucoup de telle autre école ou de telle autre encore et c'est un peu comme si l'on avait appelé les romantiques les « métaphoriens » et les classiques les « maximistes ».

Mais enfin, le nom de symbolistes a prévalu, ce qui, du reste, a fait du tort à ceux qui l'ont porté, parce que cela a persuadé au grand public que les symbolistes étaient surtout des énigmatiques et qu'il fallait toujours chercher un sens caché sous quoi que ce fût qu'ils écrivissent ; — mais enfin, le nom de symbolistes a prévalu.

Le livre que M. de Visan écrit sur eux est à la fois incomplet et hypermétrique. Il ne remplit pas le sujet et il le dépasse. D'une part, il ne parle ni de symbolistes très notoires comme Mallarmé, Claudel, Francis Jammes, Gustave Kahn, lacune que M. de Visan regrette lui-même et qu'il annonce à demi qu'il comblera plus tard ; et, d'autre part, il nous entretient, très brillamment, du reste, de M. Verhaeren, qui est plutôt un visionnaire à la Victor Hugo qu'un symboliste ou que quelqu'un ressemblant à un symboliste ; et il nous parle de M. Maurice Barrès, et de M. André Gide, et de M. Bergson, qui n'ont avec les symbolistes que des rapports éloignés, d'autant plus intéressants à surprendre, me dira M. de Visan, qu'ils sont plus éloignés et plus ténus ; mais enfin, on doit le reconnaître, un peu fugitifs.

Le livre, comme il arrive si souvent aux livres qui ne sont que des recueils d'articles — à qui le dis-je ? — manque certainement d'unité.

Seulement, il est excellent ; il est exquis ; il est tout près d'être admirable. C'est l'œuvre d'un homme prodigieusement intelligent, trop intelligent, si l'on peut dire, en ce sens que l'intelligence, trop déliée, mène toujours à ce jeu des idées

que l'on appelle le sophisme ou en mène tout près ; mais enfin, vous n'êtes pas, sans doute, sans préférer ce défaut au défaut contraire.

Il y a dans ce volume un nombre incroyable d'idées fines, de remarques pénétrantes, d'aperçus soudains, révélateurs et presque profonds, qui font réfléchir, qui font discuter et que très souvent, tout compte fait, on estime ou totalement ou partiellement justes et que l'on enregistre à la colonne des enrichissements de son esprit.

Si vous voulez, je commencerai par quelques-unes de ces pensées de détail, pour vous faire comprendre ce qui est, après tout, l'essentiel, à savoir : la force et la finesse d'esprit de M. de Visan, et puis, j'arriverai à son idée centrale elle-même, à sa thèse, qui ne me paraît pas très juste et que je discuterai un peu.

## I

M. de Visan, après M. Jean Thorel, qu'il cite, du reste, avec admiration et reconnaissance, appelle l'attention sur ce point, que ce ne sont point du tout les « romantiques » (1820-1850), qui ont ressemblé aux romantiques allemands (Tieck, Novalis, les Schlegel), mais que ce sont les poètes de 1880-1900 qui leur ont très fortement ressemblé, par eux-mêmes d'abord et en se laissant aller à leur naturel, par influence aussi de M. de Wyzewa, de la *Revue Wagnérienne*, etc. ; que les romantiques, qui, du reste, ne connaissaient rien de l'Allemagne, se rattachent plutôt, un peu, à Goethe et à Schiller, lesquels ne sont pas des romantiques, etc.

Il n'y a rien au monde de plus juste que cela. Pour mon compte, il y a une bonne vingtaine d'années que je répète (en forgant un peu les choses, je le reconnais, mais plus près de la vérité, je crois, que ceux qui disent le contraire) : « Le romantisme français est exclusivement français ; il dérive de Corneille, de Bossuet, de Pascal, de Rousseau et de Buffon. Son père est Chateaubriand, qui n'a rien ni d'Allemand, ni d'Anglais. » Et, au contraire, on ne peut pas méconnaître, d'une part, que l'art des « symbolistes » est en parfaite réaction ou presque parfaite, contre le romantisme français ; d'autre part, qu'il a avec Novalis et Tieck des rapports qu'il ne faudrait pas exagérer non plus, mais assez étroits. Voilà qui est très bien vu.

Une petite réserve seulement. L'abîme qu'il ne faudrait pas

creuser, ou l'abîme qu'il ne faudrait pas voir trop profond, c'est l'abîme entre Goethe-Schiller et Tieck-Novalis. Par exemple, M. de Visan nous dira : « Villiers, Laforgue, Verlaine et bien d'autres ont mêlé, d'une façon étroite l'ironie au lyrisme et semblent donner raison à cette phrase de Tieck : L'ironie est le parachèvement de toute œuvre d'art ; c'est cet esprit sublimé qui plane à l'aise sur le tout et joue librement avec lui. » Or, cette phrase de Tieck est littéralement, ou quasi-littéralement, une phrase de Schiller, dans son *Traité du naïf et du sentimental*, et non seulement c'est une phrase de Schiller, mais c'est le résumé d'un très long développement de Schiller, de toute une théorie de Schiller. Il y a de Goethe et Schiller aux Schlegel à Tieck et à Novalis une évolution, c'est-à-dire une suite de changements et de modifications assez doux ; il n'y a pas, de ceux-ci à ceux-là, une réaction, comme il y en a une assurément des symbolistes aux romantiques. Ceci, on le voit assez, n'est qu'une réserve assez légère que je fais, et l'ensemble de la théorie de M. Thorel et de M. de Visan sur le symbolisme français et le romantisme français demeure à mes yeux, des plus justes.

De même, le chapitre de M. de Visan sur M. André Gide me paraît, non seulement plein de talent, mais plein de justesse. *La Porte étroite* qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre (on sait que je n'ai pas attendu M. de Visan pour le dire) gêne un peu M. de Visan. Et pourquoi donc ? Eh ! mais, parce que *la Porte étroite* est évidemment d'inspiration protestante et que M. de Visan ne veut pas voir M. Gide protestant. Laissez-moi donc tranquille, semble-t-il dire, avec Votre Gide protestant ! Si vous ne saviez pas qu'il l'est, vous ne soupçonneriez pas, en le lisant, qu'il pût l'être. Gide est un professeur d'énergie individuelle comme M. Barrès est un professeur d'énergie traditionnelle, régionale et nationale ! C'est un Nietzscheen. Il n'a rien de protestant. Ainsi parle à peu près M. de Visan. Il a raison. M. Gide est surtout un individualiste effréné.

« C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouveauté de chaque heure. Je n'aime pas regarder en arrière et j'abandonne au loin mon passé comme l'oiseau, pour s'envoler, quitte son ombre... »

Ai-je besoin de vous faire observer, par parenthèse, que l'idée poétique est toute neuve et qu'elle est admirable ?

« Ah ! Michel, toute joie nous attend toujours ; mais veut

toujours trouver la couche vide, être la seule, et qu'on arrive à elle comme un vent. Toute joie est pareille à l'eau de la source Amelès, qui, raconte Platon, ne se pouvait garder dans aucun vase... que chaque instant emporte tout ce qu'il avait apporté. »

Ce *en avant!* par-dessus les tombes en avant, comme disait Goethe et encore, par-dessus nos bonheurs, ce *en avant*, est susceptible, comme tous les grands cris de sensibilité, de cinq ou six interprétations, donc cinq détestables; mais, rapproché, du reste, d'autres paroles de M. Gide, il dénote, en effet, l'individualiste énergique et passionné. M. de Visan a raison.

Pour ce qui est de la *Porte Etroite*, je n'y ai pas vu, non, pas même en elle, d'inspiration protestante si marquée. J'y ai vu surtout, on peut s'en souvenir, une analyse extrêmement subtile, trop subtile quelquefois, de la *terreur du bonheur*, terreur à quoi, sans doute, une certaine sensibilité religieuse (et qui n'est pas plus protestante que catholique) apporte quelque contribution; mais surtout une analyse de la terreur du bonheur, en soi, dans un être faible, ardent et nerveux. Et rien n'est plus d'un « professeur d'énergie » et d'un individualiste fier et haïtain que ce livre où une des causes de l'anémie morale est circonscrite et décrite circonstanciélement, avec, le plus souvent, une sûreté et une clarté souveraines. C'est tout à fait un pendant à la *Peur de vivre*, de M. Bordeaux, ouvrage qui, lui aussi, avec des défauts, est un livre maître.

Je remercie M. de Visan d'avoir signalé et révélé à quelques-uns d'entre nous (j'en suis, je l'avoue en toute humilité) le très distingué M. Paul Fort. Encore un qui n'est pas symboliste, ce me semble, le moins du monde, à quelque point de vue qu'on se place et quelque-une des cinq ou six définitions que M. de Visan donne du symbolisme que l'on adopte. M. Fort n'est pas obscur (dit lui-même M. de Visan, qui ne laisse pas d'avoir une jolie gaîté à l'occasion), il n'emploie pas de symbole, il a une façon de décrire la nature qui est bien « périphérique », et qui n'est pas « centrale »; il n'emploie pas le vers « libre » ou « amorphe » ou « subjectif », et tout au contraire, il écrit presque toujours en alexandrins très carrés, très « quadrés », nets comme dessin architectural. Il est vrai que typographiquement, il les met en prose; mais qu'est-ce que cela nous fait? Enfin, il n'est pas symbolique, et, comme

on peut le dire de quelques autres, on ne sait pas trop ce qu'il vient de faire dans ce volume.

Mais à ces objections, M. de Visan nous dit : « Voilà de la beauté; que vous faut-il de plus? » Ma foi! Il a bien raison.

Et, de fait, ce M. Paul Fort est plein de beautés. Très souvent, il rappelle Maurice de Guérin, très souvent Chénier, quelquefois Musset et presque toujours il est charmant et quelquefois il est profond : « Couché sur un gazon dont l'herbe est encore chaude de s'être prélassée sous l'haleine du jour, oh! que je viderais ce soir avec amour la coupe immense et bleue où le firmament rôde! Suis-je Bacchus ou Pan? Je m'enivre d'espace, et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les arbres, que le ciel coule en moi, que je me fonde en lui! »

Et encore : « Contemple, sois la chose (?), laisse penser tes sens; éprends-toi de toi-même, épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux sans comprendre et crée de ton silence la musique des nuits. »

Et encore : « Car Dieu ne crée les choses que par l'âme de l'homme. Chaque jour l'univers renaît de son émoi. Il en est cependant pour qui tout se repose; qui regardent le ciel, ne l'aperçoivent pas. »

M. de Visan voudrait citer tout le volume; je voudrais citer tout ce que M. de Visan en a transcrit.

Mais pourquoi M. de Visan dit-il que de tous les poètes contemporains, M. Paul Fort innove le plus? Il ne me semble pas innover. Il reste dans la grande tradition des élégiaques français. Lamartine le reconnaîtrait du premier coup et dirait : « A peine une différence d'accent. » — « Mais l'accent est beau? » — « Aussi beau que les plus beaux accents de mon temps. »

## II

J'arrive à la thèse générale de M. de Visan, à la caractéristique qu'il a prétendu donner, non pas de l'école symbolique; — car, sans qu'il le dise formellement, il me semble bien qu'il ait vu dans le symbolisme plutôt l'atmosphère d'un temps qu'une école, — mais enfin à la caractéristique qu'il a prétendu donner du tempérament général des poètes, de 1880-1900.

Dans un article célèbre, reproduit (avec quelques changements assez notables), dans son *Evolution de la poésie lyrique*

en France au XIX<sup>e</sup> siècle, Brunetière écrivait : « Le symbolisme, c'est tout simplement la réintégration de l'idée dans la poésie. Un symboliste est tenu de penser s'il veut mériter le nom de symboliste ou celui de poète même... Tout symbolisme suppose une idée sans le support de laquelle il n'est qu'un conte de nourrice ; et toute symbolique explique ou exige, à vrai dire, une métaphysique, j'entends une certaine conception des rapports de l'homme avec la nature ambiante, ou, si vous l'aimez mieux, avec l'inconnaissable. »

Brunetière ne disait pas seulement cela dans son fameux article ; mais il disait cela surtout et il y insistait et l'on sent très bien qu'il y tenait infiniment.

De son côté, M. de Visan, au cours de tout son volume et de plus en plus, appuie sur ceci, qui lui tient au cœur, que les symbolistes ont été des penseurs, des philosophes, des métaphysiciens, des disciples immédiats, ou plus ou moins immédiats, de Fichte et de Hegel, et que de là, au moins surtout, vint leur immense supériorité sur les classiques, sur les romantiques et sur les parnassiens.

C'est ce qui ne m'a pas frappé, ni quand je les ai lus au jour le jour, ni pendant la revision attentive que je viens d'en faire, et c'est ce que je ne crois absolument pas. Il n'y a rien d'absolument vrai, ni d'absolument faux en critique littéraire et aussi je ne dirai pas ici que l'erreur est radicale ; je dirai seulement qu'elle approche autant du radical qu'une erreur littéraire peut en approcher. Aucun poète de 1880 à 1900 n'a été poète philosophe ni poète penseur, sauf, et à peine, M. Viélé-Griffin, et je crois que pour la postérité, la caractéristique même de la poésie française de 1880 à 1900 sera qu'elle était une des moins philosophiques de toutes les poésies françaises.

— D'où vient donc, selon vous, l'erreur d'un homme comme Brunetière, et d'un homme, que vous estimez très haut, comme M. de Visan ? — De ceci : Brunetière, dans son horreur pour la littérature sans pensée, pour la littérature photographique ou pour la littérature à imagination matérielle, *id est* pour le naturalisme, comme on disait à cette époque en employant (encore !) le mot qui faisait le contre-sens le plus fort, Brunetière souhaitait de tout son cœur une littérature à idées et, la cherchant, il ne la trouvait pas du tout dans la poésie de son temps, mais il s'efforçait de croire que la poésie de son temps l'était ou pouvait l'être ; et, avec ses instincts de géné-

ral de division, il lui disait qu'elle l'était pour la sommer et lui donner la consigne d'être telle. Il n'y avait pas autre chose dans ce fameux article, qui était non point du tout une constatation, mais une excitation, et qui montrait la littérature symboliste, non point du tout comme Brunetière voyait qu'elle était ; mais telle qu'il souhaitait qu'elle fût et telle qu'il la poussait à être. Ainsi Boileau, si vous voulez, félicitait Louis XIV d'être pacifique pour lui donner l'idée d'être pacifique et « approuvait son roi tourné d'autre façon », pour lui suggérer de se tourner autrement. Tout l'article de Brunetière doit s'interpréter ainsi. Je ne peux pas croire qu'il ait cru un instant qu'il y eût un atome de pensée dans la poésie symbolique.

Pour M. de Visan, c'est autre chose. Au sortir « d'assez pauvres études » (il le dit, et je ne puis, ayant été un de ses professeurs, que lui donner, au moins partiellement, raison), il s'est épris de philosophie et particulièrement de philosophie allemande et, tout ce qu'il a lu, il l'a lu sous l'angle de cette philosophie, à travers cette philosophie et en mettant cette philosophie dans tout ce qu'il lisait ; et comme Cathos disait : « Il y a de la chromatique là-dedans », il ne pouvait pas lire un poète de son temps sans dire : « Il y a du Fichte dans tout cela. » Ce qui le montre, c'est qu'il trouve tout le symbolisme expliqué après coup, par M. Bergson. Il ne dit point, vous pensez bien, que le symbolisme soit né de la pensée de M. Bergson, mais que le symbolisme avait pensé intuitivement tout ce que M. Bergson a pensé depuis, et que M. Bergson est non pas la cause efficiente, mais la cause finale du symbolisme.

Je n'examinerai pas cette concordance, quelle qu'elle puisse être. La pensée de M. Bergson me dépasse, je n'ai jamais compris une ligne de ce qu'il a écrit, du moins en philosophie ; je n'ai jamais fait semblant de le comprendre, estimant indigne d'un honnête homme de feindre, pour se donner l'air d'être intelligent, de comprendre ce qu'il n'entend pas ; et simplement je dis que ce philosophe, universellement admiré de toutes les nations du globe (exactement), est une pensée qui est par delà la mienne infiniment et dont il m'est défendu même d'approcher. Ces choses-là arrivent ; elles ne sont pas agréables à ceux à qui elles arrivent ; mais il n'en est que cela. Je n'entrerai donc pas dans l'examen de la concordance que M. de Visan aperçoit entre le bergsonisme et le symbo-

lisme. Je me borne à indiquer que d'avoir pu trouver une concordance entre des hommes, certes, très distingués littérairement, et une philosophie aussi impénétrable à des cerveaux purement littéraires, c'est un signe que M. de Visan voit toutes choses sous l'aspect philosophique dont son cerveau a pris l'habitude et qu'il a mis dans nos bons poètes symbolistes toute la philosophie qu'il y voit.

Il me dira, bien entendu : « C'est cela même, en sens inverse. Ce n'est pas mon hypertrophie philosophique qui m'a fait voir les symbolistes comme penseurs. C'est votre viduité philosophique qui vous a empêché de les voir tels, et ce n'est pas moi qui mets en eux de la pensée ; c'est vous qui, à les lire, mettez en fuite toute la pensée qui est en eux et les videz, pour ainsi parler, de philosophie. »

Evidemment, il est très possible ; et c'est parce que les choses sont ainsi et ne peuvent pas être autrement, que toute critique se ramène à l'impressionnisme et que toute critique ne peut dire que ceci : « Cet auteur, tel que je suis et parce que je suis tel, c'est ainsi que je le vois ; et ce que je vous donne, c'est moi modifié par lui et peut-être lui modifié par moi, et il me serait impossible, et très difficile, sans doute, à un autre, de démêler ce qui, dans ma critique et mon appréciation de lui, est lui versé en moi ou moi versé en lui. »

Tout ce que je puis dire est donc qu'il me semble que M. de Visan est très philosophe et a donné aux symbolistes qu'il aimait et pour les aimer davantage, toute la philosophie qu'il avait en lui ; après quoi, il n'est pas étonnant, qu'il les ait aimés avec fureur.

Oui, mais pourquoi les aimait-il, initialement, pourquoi alla-t-il à eux, alors qu'ils n'étaient pas encore transformés par lui en autant de Leibniz ? Parce qu'ils étaient ceux de son temps. Né trente ans plus tôt, il eût trouvé grands philosophes (et peut-être avec plus de raison), Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme ; soixante ans plus tôt Lamartine et Vigny ; et cent ans plus tôt, Chénedollé. Un philosophe trouve de la philosophie jusque dans Boileau.

### III

Si l'on me demande enfin comment j'estime, moi, la poésie française de 1880-1900, je me trouverai tout de suite beaucoup plus rapproché de M. de Visan, qu'on ne croirait ; car

je ne la méprise point et, pour des raisons qui sont souvent celles de M. de Visan et qu'il a données, mais qui sont ses raisons secondaires, complémentaires, et qui sont pour moi les seules.

Beaucoup moins doués littérairement que leurs prédécesseurs, beaucoup moins doués philosophiquement, car, comme je l'indiquais déjà tout à l'heure, les poètes philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle sont pour moi : Lamartine, Hugo, Vigny, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme et Haraucourt, les poètes de 1880-1900 avaient une conception de la poésie plus *mystique* (car on peut être mystique sans être philosophe), que leurs prédécesseurs et elle était pour eux un sanctuaire plus que pour leurs prédécesseurs ; ils aspiraient à la poésie pure ; ils aspiraient à la dégager de tout ce qui n'était pas elle précisément, de l'art oratoire si cher aux romantiques, de l'art plastique si cher à quelques romantiques et si cher aux parnassiens, de l'art historique, si cher aux romantiques et remarquons-le aussi, à Leconte de Lisle ; de tous les arts enfin qui ne sont pas la poésie elle-même.

De l'art descriptif surtout. En face de la nature ils avaient surtout tendance à ne pas la peindre et à n'exprimer que le sentiment qu'elle mettait en eux et qu'ils tenaient d'elle.

Bref, ce sont gens qui se sont remis tout simplement à tout simplement sentir et à chercher la traduction la plus exacte, en vers et en prose de leurs sentiments. Après les grands déploiements de 1820-1850 et même de 1850-1870, ils furent des repliés.

Cela, — et c'est pourquoi je les ai en somme peu aimés — est tout à fait contraire à ma façon générale de voir ; car c'a toujours été mon idée et il y a longtemps que je l'ai dite, que la poésie est dans tout, qu'elle est dans l'éloquence, qu'elle est dans l'histoire, qu'elle est dans la nature, qu'elle est dans l'humilité de nos plus pauvres entours, etc., et que, de chaque chose, il ne s'agit que d'être apte à la dégager.

La conception qu'avaient ces poètes de la poésie n'est donc pas la mienne ; mais cela n'empêche point qu'ils en avaient une, étroite, pure et forte, comme des espèces d'intransigeants de la poésie. Sentir seulement et sentir d'une façon intense et d'une façon recueillie, c'était leur ambition générale et je reconnais que si, à ainsi faire, à avoir cette « attitude », comme dit très bien M. de Visan, ils désertaient des provinces très considérables de la poésie, encore est-il qu'ils étaient bien à son centre même et en son cœur.

Au point de vue de l'expression nouvelle qu'ils ont trouvée ou voulu trouver, les symbolistes eurent pour caractère général d'être essentiellement *musiciens*, de mettre dans leurs vers et dans leur prose le nombre, le rythme, le chant, avec un soin très minutieux et une très vive sensibilité.

— Et donc, dira-t-on, ils n'obéirent point, ici, à leur principe général, qui était de réduire la poésie à la poésie et de la tenir écartée de tout ce qui n'était pas elle.

— Il y a un peu de vérité dans l'objection ; mais elle n'est pas véritable pour cela. Les symbolistes ne voulurent jamais rien *emprunter* à la musique, ni ne voulurent jamais *transposer* l'art musical en art littéraire ; ils voulurent *trouver la musique de la poésie elle-même*, ou pour bien mieux dire, *trouver la musique conforme à chacune de leurs idées poétiques et expressive de chacune de leurs idées poétiques*. De là, leur invention du vers libre, et c'est-à-dire des rythmes de prose soutenus seulement par la rime ou l'assonance ; et c'est-à-dire du rythme que crée la pensée poétique et non pas antérieur à cette pensée, posé avant elle et où elle doit se glisser et se couler.

Cette définition seule indique que le vers libre est, pour le poète musicien, une nécessité, comme le rythme continuellement inventé est une nécessité pour le musicien proprement dit, et les symbolistes étaient aussi forcés par leur nature même de chercher le vers libre, que La Fontaine, par exemple, l'avait été.

Ce fut pourtant la principale cause de leur échec, parce que, s'ils étaient dans la nécessité de le chercher, ils ont été aussi, presque tous, d'une prodigieuse maladresse à le manier, ayant, pour la plupart, l'oreille aussi fautive, ce qui est un malheur, qu'ils l'avaient exigeante, ce qui est un don ; et leur effort, qui était légitime et nécessaire et qui reste honorable, ayant abouti, le plus souvent, aux plus cruels contresens rythmiques du monde, par où la foule, qui juge par le succès, a condamné la tentative elle-même, alors que ce n'était que les résultats de la tentative qu'il fallait estimer malheureux.

En somme, à mon avis, ce fut une très grande mésaventure et la plus grande peut-être de toutes celles qu'a subies la poésie française.

Pendant, les poètes de 1880-1900 ont droit à quelque reconnaissance de la postérité en considération de ce qu'ils ont attaqué ce qui devait l'être. Négativement et partielle-

ment, ils avaient raison et ont, un moment, rendu service. Si, complaisamment pour eux, on réduit leurs principes et leur « attitude » à ceci : « Il ne faut plus de poésie oratoire et rhétorique ; il ne faut plus de poésie descriptive et il faut chanter la nature et non plus la décrire (formule de M. de Visan) ; il ne faut plus (nonobstant, ou non plus, ou comme on voudra), de poésie prétendument impassible et il faut sentir profondément, ce qui du reste, n'est pas du tout la même chose que sentir tumultueusement ; il faut enfin créer continuellement le rythme en conformité avec le chant intérieur ; — si l'on réduit leurs principes et leur attitude à cela, on ne peut que dire qu'ils ont fait bonne œuvre ou, tout au moins, qu'ils ont eu les meilleures intentions du monde.

Du reste, même à cet égard, ils ont très peu réussi. Après eux, la poésie française est revenue tout doucement — du moins en ses lignes générales — à ce qu'elle était auparavant ; non pas au « Parnasse » proprement dit, mais, par-delà le Parnasse, au romantisme pur et simple ou à bien peu près. Tous les poètes actuels sont des romantiques, que l'on songe à M. Rostand, à M. Levaillant, à M. Abel Bonnard, à Mme Hélène Picard (la fille de Musset), et même, malgré sa recherche diligente de l'inspiration antique, à M. Grégh. Ils ont les mêmes qualités et poussées très loin et il faut bien le confesser, les mêmes défauts, tous les mêmes défauts, si antipathiques aux symbolistes. A Catulle Mendès — c'est un signe — bonissant d'admiration et d'enthousiasme en lisant l'un d'eux (mettez que je ne l'aie pas nommé tout à l'heure), je disais : « Pourquoi ce délire ? — Oh ! me répondait-il, il a la grande, la suprême qualité. — Le délayage ? — Non, monsieur, l'abondance, la fécondité, le torrentisme. » C'est bien cela. Et c'est à faire pleurer un symboliste.

Je constate seulement. Il y a là des imperfections dont on peut s'irriter ou se plaindre. Les symbolistes avaient les leurs. Je constate. Le symbolisme avait élevé une digue le long du fleuve romantique qui, à tous, paraissant un peu desséché, semblait n'en avoir aucun besoin ; je ne sais quelle fonte des neiges a grossi et étalé de nouveau le fleuve, et la digue a été emportée.

Il n'est pas mauvais du tout de marquer pieusement où elle était et de quels matériaux, non sans valeur, elle était faite, et quand on le marque avec beaucoup de talent... Car c'est certainement par ce mot qu'il faut finir.

EMILE FAGUET.